

ÉDITH  
REFFET

## Lit 54

Retour de l'enfer

## Chapitre 1

9 avril. Huit heures. Mon lit fait face à la fenêtre. Personne n'a refermé le voilage après avoir ouvert les persiennes, si bien que j'ai, face à moi, un ciel matinal sans couleur, un ciel froid dont la luminosité atténuée suffit cependant à m'éblouir. Je ferme les yeux. Mes paupières brûlent. Une voix : celle de ma fille aînée.

- Tu as besoin de quelque chose ?
- Non. Merci.
- Alors, je peux partir pour le lycée ?
- Bien sûr, tu peux.

Elle se penche pour m'embrasser, s'appuie d'une main sur mon lit. Je retiens une plainte et j'écoute crier la douleur soudaine, implacable, qui part des reins et coule d'un trait jusqu'aux chevilles.

- Au revoir, Michèle.

Elle a surpris la crispation de mon visage.

Elle ajoute :

– T'en fais pas. Demain, ça ira mieux. Tu pourras peut-être te lever.

Je tourne la tête pour la voir, dans l'encadrement de la porte, prête au départ. Sur ses cheveux bruns, tirés en chignon, elle a piqué un béret de laine en gros tricot blanc, curieusement surmonté d'un énorme pompon noir. Avec cette coiffure, son menton paraît plus fin, ses yeux plus sombres, plus larges. À vrai dire, ils ne m'ont jamais paru aussi larges. Est-ce la lumière du jour qui se mêle à celle de la lampe encore allumée ? Est-ce l'étrange prescience des malades qui ne sont pas sûrs de vivre ? Il me semble que Michèle a pris pour moi, ce matin, son visage de femme. Un visage que je ne lui connaîtrai peut-être jamais.

Mais il est trop pénible de garder la tête tournée, trop pénible de penser à quoi que ce soit. Eût-il un jour ou mille ans, l'avenir est trop loin et je n'arriverai pas jusqu'à lui. La douleur atteint une acuité insupportable.

J'ai pris les derniers cachets il y a une heure à peine. Il faut donc attendre et composer avec cette douleur. Je pense qu'il arrive certainement un moment où elle ne peut plus croître. Que se passe-t-il alors ? Sans doute, diminue-t-elle ? Je ne peux envisager que se prolonge, avec la même intensité, ce double déchirement parallèle qui sillonne ma chair en profondeur, atroce cri de vie de mes jambes inertes, de mes jambes blanches et décharnées qui, complètement immobiles depuis deux jours, écrasent néanmoins le lit de leur faiblesse.

Une autre voix me fait rouvrir les yeux.

– Maman, je pars pour l'école. Je t'embrasse pas. Je suis en retard.

C'est Martine, ma cadette. Dix ans. Je l'appelle encore « mon bébé ».

Avec des gestes qui se veulent hâtifs, elle boutonne son duffle-coat, enfile ses gants. Le retard n'est en réalité qu'un prétexte.

En vérité, elle ne veut pas pénétrer dans ma chambre. Elle ne veut pas m'embrasser. Saine attitude d'un enfant devant la maladie grave. Égoïsme qui me réjouit. Si je dois mourir, elle réagira bien. Et vraiment, pourquoi poserait-elle ses lèvres pleines et fraîches, que parfume encore le chocolat matinal, contre ma joue vieillie ? La dernière fois que j'ai pu me lever, avant-hier – non, pas avant-hier ; il y a déjà trois jours – le visage jaune et creux que me renvoyait la glace m'a effrayée. Je comprends sa répugnance.

Un gros sourire auquel je réponds de mon mieux et sa frimousse disparaît.

C'est une chance que je ne sois pas tombée malade l'année dernière, alors qu'elle était incapable de se rendre seule à l'école. Comment aurions-nous fait ? Oh, bien sûr, on trouve toujours une voisine compatissante qui vous la conduit, une autre qui vous la ramène. Mais que de complications !